

ETC



Retrouver l'inédition

Death in Dallas, Zoran Naskovski, Dazibao, 7 septembre au 7 octobre 2006

Sylvain Campeau

Numéro 77, mars-avril-mai 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/34982ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

0835-7641 (imprimé)

1923-3205 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Campeau, S. (2007). Compte rendu de [Retrouver l'inédition / *Death in Dallas*, Zoran Naskovski, Dazibao, 7 septembre au 7 octobre 2006]. *ETC*, (77), 53-55.



ACTUALITÉS/EXPOSITIONS

Montréal RETROUVER L'INÉDITION

Death in Dallas, Zoran Naskovski,
Dazibao, 7 septembre au 7 octobre 2006

C'est à se demander si c'est de présomption ou de témérité qu'il faut accuser Zoran Naskovski pour s'être embarqué dans un tel projet artistique, façonné à partir de l'événement médiatique le plus célèbre au monde, soit l'assassinat de John F. Kennedy à Dallas. Il faut, en effet, une bonne dose d'inconscience pour reprendre ces images et tenter de dire quelque chose de neuf avec elles. Certes, bien qu'on les ait vues et revues, ces bandes continuent d'exercer une emprise sur nous. Nous savons, en les regardant, que ce que nous voyons représente des éléments d'histoire en direct, de cette histoire du XX^e siècle. Et qu'elles fondent un précédent car, après elles, s'enchaîneront un certain nombre d'attentats ou d'assassinats filmés, accessibles en temps réel (Robert Kennedy, Jean-Paul II, Anouar El Sadate, Ronald Reagan, World Trade Centre, etc.), nous donnant l'impression d'assister au déroulement en continu de l'histoire et d'être, où que nous soyons en ce monde, là aussi où se déroulent ces événements.

Ces images tragiques, connues sous le nom de bande Zapruder, du nom du cinéaste amateur qui les a accidentellement captées, ne sont toutefois pas les seules à être présentées. Il en est d'autres, aussi familières, qui montrent l'arrivée du président américain et de sa femme à Dallas, son cortège dans les rues de Dallas, les déplacements de l'ambulance, le cadavre

de Kennedy après l'opération, l'assermentation en catastrophe de Lyndon B. Johnson, le retour d'Air Force One à Washington, transportant le corps de la victime, des images de Lee Harvey Oswald, comme de l'enterrement du président, incluant le salut innocent à son père du jeune John junior, lui aussi victime future d'un destin tragique. Toutes ces images, connues, reprises, lancinantes complaints visuelles, en appellent d'autres, dont la charge émotive est tout aussi forte. C'est une véritable chaîne virtuelle, faite des émotions qu'elle éveille en nous. Images si fortes en elles-mêmes qu'il suffit de les montrer pour créer un effet qui ne doit rien au travail artistique.

Mais Zoran Naskovski, un artiste serbe, fait tout de même plus, il est vrai, que simplement exploiter ces images. Il a choisi d'y joindre un autre élément déjà construit mais dont on ne connaît rien. Il s'agit d'un enregistrement musical qu'il a trouvé, par le plus grand des hasards, dans une brocante de son quartier : une complainte épique, composée, jouée et enregistrée il y a plus de quarante ans par Jozo Karamatic, un joueur de *gusla*, sorte de guitare monocorde typique des Balkans. L'œuvre est une véritable lamentation, au rythme lent, au phrasé tenant plus de la récitation que de la réelle chanson. Telle quelle, elle laisse transpercer l'urgence de la composition, la volonté de coïncider ainsi en temps réel avec l'événement. On imaginerait, par sa facture générale, un chœur de pleureuses, tel qu'il en existe dans certains pays, char-



gées de venir gémir au chevet du cadavre lors d'une nuit de veille. Si bien que le dramatique assassinat retrouve son caractère tragique, comme si l'accompagnement musical le dégageait de sa gangue de poncif visuel cent fois répété.

Cette combinaison de deux documents vient aussi authentifier le caractère exceptionnel de l'événement décrit. L'acte sauvage a eu un tel impact sur le monde qu'un joueur de *gusla* des Balkans a tenu à le commémorer avec une œuvre de son cru, œuvre qui nous parvient enfin avec 40 ans de retard. Ajoutons qu'en plus, avec son allure folklorique évidente, la pièce musicale semble provenir d'un autre temps, créant l'impression que cet assassinat transcende jusqu'au temps lui-même, qu'il a atteint le statut de mythe.

Passé la forte impression émotive que suscite le fait de revoir ces images, il nous faut convenir qu'elles forment aussi la trame même des événements dans notre souvenir. Nous revivons le passé tel qu'il a été saisi une fois et retranscrit depuis. Cette histoire, nous la connaissons pour y avoir, nous semble-t-il, déjà assisté. C'est évidemment qu'on a vu et revu tout cela maintes et maintes fois. Il en va de plus comme si plus rien ne pouvait arriver qui ne soit d'abord filmé, saisi par la caméra, et qui puisse provoquer des réactions jusqu'en des nations finalement peu concernées par l'événement. L'effet cinéma est universel et universellement reconnu dans sa force d'évocation. Tout ce qui vaut la peine d'être connu l'a d'abord été par

la caméra. Qui plus est, ce travail de projection est en opération partout dans le monde en ce moment même. Le projecteur tourne et tourne. Comme le fait cette œuvre en boucle qui reprend ses images sans qu'il nous soit toujours possible d'identifier le moment de ce retour.

Non seulement tout est-il immédiatement perceptible, mais tout est ici à valeur égale. La complainte aux accents anciens vaut pour la projection d'un drame cent fois revu. D'un drame qui n'existe pour plusieurs que dans le déroulement des bribes de reportage méticuleux, désireux de tout couvrir. Tout ce que l'on revoit dans *Death in Dallas* (et *Music in Yugoslavia*) nous rappelle la longue quête de vérité, la commission Warren, les accusations de Jim Garrison, le traumatisme états-unien à propos de cette mort (comme, plus tard, celle de Robert Kennedy).

Toutefois, ici, nos sens et nos souvenirs nous trompent. Car cette œuvre, si elle se présente comme un récit circonstancié et unitaire, est le résultat d'un travail d'assemblage. On ne s'en doute pas à première vue, tant ces images ont été reprises. Et tout se passe comme si on ne pouvait manquer de reconnaître cette trame, comme si elle épousait étroitement le récit que l'on s'est formé au sujet de ces événements. Pourtant, les bandes de l'autopsie, moins connues, proviennent d'une station télé de Belgrade ; d'autres sont issues de nombreuses archives médiatiques. Nous ne pouvons donc avoir vu un tel enchaînement. Celui-ci résulte

bien au contraire du travail de l'artiste. La disparité s'offre ici comme unité narrative d'un spectacle jamais encore perçu mais qui se donne comme une sorte de nécessité des événements. Le monde semble se raconter tel qu'il est ; les faits, s'enchaîner tels qu'ils advinrent en vérité.

Nicolas Bourriaud a déjà qualifié la vidéo d'art désinvolte et littéral. On ne saurait mieux dire devant ce travail. Il nous est en effet offert comme reprise et répétition d'images récupérées. Cette littéralité n'est toutefois pas une facilité. Après tout, il a fallu que l'artiste se mesure à des images qu'on pourrait dire canoniques, vénérables, incontournables. Il fallait amener l'œuvre à ce niveau pour éviter la basse récupération. Zoran

Naskovski y est parvenu en favorisant une économie remarquable et une grande finesse. Face à ces reprises, nous évoluons à nouveau dans le drame et voyageons à travers l'absence de repères spatio-temporels suggérée par un couplage inédit, transnational.

La répétition des images, puisque l'œuvre forme une œuvre en boucle, est certes symptomatique de ce qu'il en est aujourd'hui des images du monde saisies par la caméra vidéographique. Ici, cette totalité semble presque une chape posée sur le globe. L'emprise du regard vidéographique est aujourd'hui énorme, tentaculaire. C'est qu'il donne à pressentir cette littéralité. Regardeur, abonné au monde par le biais de cette technologie, je vois ce qui fut et ce qui est. Je peux

avoir accès à cette totalité, en tout temps et en tous lieux. Et je n'échapperai pas plus à ce destin que JFK a échappé au sien, un certain midi de novembre 1963.

SYLVAIN CAMPEAU

Docteur en Littérature française, **Sylvain Campeau** est critique d'art depuis 1985 et a collaboré à de nombreuses revues, tant canadiennes qu'étrangères. Auteur de recueils de poésie et d'une anthologie des poètes exotiques au Québec (2002), il est essayiste et ses textes ont paru dans plusieurs catalogues. Il agit, également, à titre de commissaire d'exposition.

